

« Les fausses confidences »

Benoît Melançon

Numéro 49, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26550ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Melançon, B. (1988). Compte rendu de [« Les fausses confidences »]. *Jeu*, (49), 215–216.

«les fausses confidences»

Texte de Marivaux. Mise en scène: Charlotte Boisjoli; décors: André Hénault; costumes: François Barbeau; éclairages: André Naud. Avec Marie-Ève Doré (le garçon joaillier), Luc Durand (Dubois), Julien Genay (le comte Dorimont), Pierre Germain (Monsieur Rémy), Marc Labrèche (Arlequin), Louise Marleau (Araminte), Sylvie Malo (Marton), Gisèle Schmidt (Madame Argance) et Robert Toupin (Dorante). Production du Théâtre du Rideau Vert, présentée du 5 octobre au 5 novembre 1988.

ris et toux

De toutes les interprétations du texte de Marivaux qu'elle aurait pu privilégier, Charlotte Boisjoli a choisi la plus facile et la plus appropriée au public du Rideau Vert. Le Marivaux qu'elle met en scène est convenu et prévisible: décors et costumes d'époque, air obligé de clavecin, jeux d'éclairage réduits au plus strict minimum, tout concourt à une représentation qui se rêve classique, anhistorique, intemporelle. Or, sous la direction de Boisjoli, la pièce devient

une farce grotesque où la puissance de l'argent et le mensonge, thèmes pourtant fondamentaux de l'oeuvre de Marivaux, sont subordonnés à une intrigue amoureuse réduite à sa dimension la plus plate, sans aucune des subtilités propres à l'auteur. Ce n'est certes pas là le Marivaux classique.

Les répliques de Marivaux doivent être entendues à plusieurs niveaux; au Rideau Vert, elles n'existent que pour susciter le rire le plus immédiat. Foin des subtilités marivaudesques: le public doit rire, et rira — coûte que coûte. Pierre Germain, Luc Durand et Marc Labrèche auront ainsi le triste sort de se disputer le «Prix d'interprétation Jerry Lewis»: clins d'oeil, apartés, grimaces et borborygmes leur tiennent lieu de jeu. Est-ce un bien ou un mal? Seuls les deux derniers ont des chances de gagner... Louise Marleau (elle le montre au troisième acte) et Sylvie Malo auraient pu donner à leurs personnages une certaine épaisseur, n'eût été du parti pris de légèreté et de minauderie, fausse interprétation du mari-

Louise Marleau et Luc Durand, dans une mise en scène des *Fausse Confidences* qui a confondu minauderie et marivaudage. Photo: Guy Dubois.



vaudage, de la metteuse en scène: la première est réduite à n'être qu'une Araminte roucouillante et pâmée; la seconde, qu'une soubrette accorte tirée de Labiche. Le rythme de la pièce est lui-même subordonné à la farce: comme dans n'importe quelle comédie de situation télévisée, des espaces ont été ménagés pour le rire du public, qui ne s'y trompe pas. Bon enfant, il rit quand on le lui indique.

Lorsque la comédie de Marivaux touche au drame, les comédiens sont bien obligés — encore que ce ne soit que passer — de changer de registre. Julien Genay y réussit: il est le seul membre de la distribution à ne pas jouer ce Marivaux comme si c'était du Molière. Gisèle Schmidt joue le rôle de Madame Argance sur son habituel ton monocorde, qui n'a rien à envier au jeu atone et gris de Robert Toupin, Dorante gourmé à qui l'on semble avoir interdit de se déplacer sur scène. Dans les rares moments où on ne lui demande pas de s'esclaffer, le public, indécis, éternel; il n'a pas l'impression de manquer grand-chose.

Ceci dit, Charlotte Boisjoli se permet dans la mise en scène une audace qui laisse le spectateur stupéfait. Audace: elle a demandé à une femme de jouer le rôle (anecdotique, il est vrai) du garçon joaillier. Stupéfaction: que cela peut-il bien vouloir dire? Quand Araminte déclare à Dorante qu'«il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire» et qu'«on doit [les] lui pardonner lorsqu'il a réussi», elle montre qu'elle a su distinguer la fin des moyens; Charlotte Boisjoli aurait eu intérêt à méditer cette vérité.

benoît melançon

«madame de la carlière»/ «jacques et son maître»

«Madame de la Carlière». Texte de Denis Diderot; adaptation: Élisabeth de Fontenay. Mise en scène: Pierre Tabard. Avec Pierre Tabard et Catherine Sellers. Coproduction de la Comédie-Française, du Théâtre National de l'Odéon et des Spectacles Rémy Renoux, présentée par le Théâtre Distinct de l'Université d'Ottawa, les 17 et 18 novembre 1988.

«Jacques et son Maître». Texte de Milan Kundera, d'après Diderot. Mise en scène: Claire Faubert; décor: Roy Robitscheck; costumes: Angela Haché; éclairage: Robert de Mestral. Avec des étudiantes et des étudiants du Département de théâtre. Production de la Comédie des Deux Rives de l'Université d'Ottawa, présentée du 6 au 10 décembre 1988.

diderot à ottawa: deux événements, deux fêtes de l'intelligence

En cette première moitié de saison théâtrale l'Université d'Ottawa a choyé son public puisqu'en l'espace de trois semaines, elle lui a donné le plaisir d'assister à deux pièces pleines d'humour, de fantaisie et d'intelligence, basées sur deux textes de Diderot, *Madame de la Carlière* et *Jacques le Fataliste*, devenu *Jacques et son Maître* dans l'adaptation qu'en a faite Milan Kundera. Le Département de théâtre de l'Université d'Ottawa qui a choisi de faire de l'année 1988-1989 une année commémorative des Lumières, de la Révolution et du Romantisme¹, ne pouvait mieux choisir.

«madame de la carlière»: entre jouissance et plaisir

Madame de la Carlière était présentée par le Théâtre Distinct, nouvelle troupe (créée cet été) qui s'est donné pour mandat d'offrir au public des spectacles différents de ceux que l'on a pu voir jusqu'à présent dans la vie théâtrale outaouaise, tout en servant de

1. Ce choix a déjà valu au public outaouais de voir *La (Seconde) Surprise de l'Amour* de Marivaux, en septembre, et *Lady Audley's Secret* de C.H. Hazlewood, présenté en novembre par la Drama Guild, section anglaise du Département de théâtre.